

Récit de mon adolescence



Géraldine ANDRÉE

QUAND
L'ENFANCE M'A
QUITTÉE

Géraldine ANDRÉE

Quand l'enfance m'a quittée

Récit de mon adolescence

© Géraldine ANDRÉE, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8172-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

J'écris ma vie, petit guide pour être l'auteur de sa vie ; autopublication ; 2021

Un Cahier blanc pour mon deuil ; édition Lulu ; 2019

La Lueur des mots ; édition indépendante ; 2018

Il est un pays ; édition indépendante ; 2018

Journal de la lumière ; édition Édilivre ; 2017

Le Grand Retour ; édition Édilivre ; 2016

Tu es riche de toutes les gouttes de pluie ; édition Amalthée ; 2015

Prologue

J'ai longtemps pensé, quand j'étais une adolescente, que j'allais devenir... personne.

J'ai toujours tardé à grandir.

Et la famille, l'école m'ont souvent fait sentir que je n'avais pas d'importance car je n'occupais pas ma place, celle qui aurait dû me revenir, celle qui m'incombait par mon seul droit de naissance.

J'ignorais que devenir une adolescente obéissait à un rythme naturel, qui me concernait, moi aussi.

Ce livre autobiographique est une traversée de l'adolescence, aussi bien en tant que période de vie qu'en tant qu'espace.

Il souligne les paradoxes de ce temps de vie où tous les tiraillements sont possibles, où le corps se dessine, où le trait cherche à prendre forme comme sur un brouillon, où l'être se questionne avant de se définir vraiment.

De la manière avec laquelle l'adolescence est vécue dépend peut-être tout le futur... Mais comme rien, finalement, n'est irrémédiablement écrit, on peut réécrire cette adolescence, revisiter ses traumatismes, revivre ses épreuves pour mieux les comprendre et faire sienne cette époque trouble qui nous a échappé et où l'on ne s'est pas vu... grandir.

Je ne sais pas quand l'enfance m'a quittée

Je ne sais pas quand l'enfance m'a quittée. J'avais un corps si petit dans des vêtements si grands ! Mon gilet flottait autour de ma poitrine. Je suis restée longtemps une enfant.

Alors, je ne sais pas quand l'enfance m'a quittée.

Un jour, j'ai avoué aux filles de ma classe que je jouais encore à la poupée. Cet aveu a suscité beaucoup de moqueries. Cela ne serait pas la dernière fois que je deviendrais un sujet de risée.

Le surlendemain était un dimanche pluvieux. J'ai rangé toutes mes poupées au grenier et j'ai fermé la porte de l'armoire sur leurs yeux grands ouverts. J'ai livré leur regard au noir des années. L'armoire du grenier est devenue le tombeau de mon enfance. Même Marion, mon bébé préféré au visage si potelé et qui ne grandirait jamais, je l'ai livrée à l'oubli.

Je crois que c'est moi qui ai quitté l'enfance, avec une apparente résolution. J'ai adopté le sérieux que m'imposaient les adultes. Puis je me suis plongée dans mes cahiers d'école pour de médiocres résultats. J'ai commencé à aider ma mère dans le ménage.

Même si je le souhaitais ardemment, je ne suis pas devenue tout de suite une adolescente. Mes seins ont tardé à pousser et mes règles à venir. Les filles se moquaient de plus en plus de moi à cause de mes couettes ridicules que ma mère me faisait pendant le petit-déjeuner. Je portais un cartable trop lourd. Parfois, épuisée, je le laissais traîner et sa courroie me donnait des ampoules aux mains. Je transpirais beaucoup, de honte et d'exaspération, peut-être. La peau entre mes doigts se couvrait d'eczéma. J'obéissais en baissant la tête, par peur de la remontrance ou de la claque.

J'ai quitté l'enfance par soumission.

Toute petite, j'ai été fidèle à mes rêves, à mes poupées, à mon univers imaginaire. Au moins pouvais-je disparaître entre les pages d'un livre de conte ou courir avec Camille et Madeleine, les fillettes mises au monde par le talent d'écriture de la Comtesse de Ségur.

Quand j'ai abandonné mes images et mes marionnettes, c'en fut fini de moi. J'étais livrée aux autres. J'ai commencé à subir leurs caprices, leurs quatre volontés, leurs velléités. J'ai consenti au moule, à la case.

J'aurais dû demeurer plus longtemps avec mes poupées. J'aurais dû leur garder encore une place dans ma vie, le temps que je grandisse vraiment.

Je ne sais pas quand l'enfance m'a quittée. Tout ce que je sais, c'est que, lorsque j'ai quitté l'enfance, je me suis diminuée, rapetissée. Je me suis faite plus petite. Je suis devenue minuscule.

Mon gilet a longtemps flotté autour de moi.

Alors que je veux entrer en adolescence, je suis plate comme mes poupées délaissées. Je n'ai ni ventre ni fesses.

Je suis moi-même une poupée abandonnée.

Aujourd'hui, je m'entends me dire :

— Inge, surtout, n'abandonne pas tes passions et tes rêves parce qu'on te dit qu'il est temps de passer à autre chose car c'est quoi, cet autre chose, dis-moi ?

C'est pendant l'adolescence que l'on éprouve – ou non – son sentiment d'appartenance à sa famille, si cette famille obéit à nos besoins profonds et répond à nos réels appels.

L'adolescence est le temps du dévoilement psychique. Lorsque l'on sent intuitivement que la famille ne répond pas à nos valeurs, on se crée un jardin secret, un foyer intérieur qui nous garde vivants.

J'étais en terre étrangère dans cette famille, exilée, loin de mon pays d'origine : celui de mon âme.

Je nais en Lorraine, d'un père ingénieur sidérurgiste et d'une mère enseignante de couture en lycée d'enseignement ménager pour filles dans la ville d'Hayange. J'ai une sœur dont je ne parlerai pas dans ce livre, dont je ne parlerai jamais ici, hormis pour en faire un autre livre, plus tard, beaucoup plus tard, peut-être.

Très vite, j'ai compris que ma vie avait été décidée pour moi avant que je ne naisse et que je ne grandisse, un déterminisme imposé par mes parents et leurs parents eux-mêmes, une sorte de malédiction endurée dans l'intimité familiale : être la meilleure, la plus belle, la plus gentille, la plus parfaite. Or, je n'étais rien de tout cela. Je ne possédais aucune de ces qualités car mes parents en avaient décidé ainsi. Dès ma naissance, il avait été décrété par une mystérieuse fatalité généalogique, que je serais la dernière à apparaître, la dernière à être vue, la dernière à exister.

Je ne me sentais ni reconnue ni acceptée par ceux qui s'appelaient "les miens". Je ne comprenais pas leurs réactions face à la vie, leur manque de joie, les journées qu'ils rendaient infernales par "des brouilles" – comme si la joie était péché, comme si se gâcher l'existence pour des corvées, des compétitions, des paris impossibles était un devoir, comme s'il ne fallait surtout pas être heureux.

Où étaient les jeux, les distractions ?

Je n'ai pas le souvenir que nous ayons passé une soirée de cinéma ensemble. Aucun livre à partager. Aucun fou rire de complicité non plus. Aucun sachet de bonbons multicolores ouvert devant la télévision.

L'aisance financière était, certes, présente, mais notre vie était pauvre, étriquée.

Mon père traçait sur des feuilles volantes au stylo à bille noire les phrases sibyllines de ses équations d'algèbre. Ma sœur frappait comme une folle sur les touches de son piano. Ma mère ne faisait que passer la serpillère sur le sol et hurlait dès que la moindre goutte ou la moindre miette tombait par terre. Nous devions, d'ailleurs, manger notre goûter au-dessus de l'évier.

Et moi, au milieu de tout cela ? Je me réfugiais dans ce qu'il me restait d'espace – ma chambre – et pourtant, je ne prenais pas beaucoup de place, si petite et si maigre que j'étais dans mes vêtements flottants.

Cependant, j'ai touché le bonheur, un après-midi d'août, lorsque ma main s'est posée sur la page douce et blanche de mon premier journal.

Enfin ! Un endroit où je serais libre, en sécurité !

J'ai écrit beaucoup dans ce cahier, parfois plusieurs fois dans une seule et même journée. J'y ai crié dans le blanc silence. Ces pages brillantes et pures, d'une belle épaisseur cartonnée, je les ai salies avec délectation.

Mes phrases, entraînées par un rythme de colère, se sont disloquées. Mes mots ont convulsé, formant, en guise de lettres, de gros pâtés écrasés. Ma syntaxe s'est effilochée.

Je voulais écrire de manière illisible, comme si j'étais la seule détentrice d'un alphabet issu d'un autre monde où nul n'aurait le droit d'entrer.

Plus tard, j'ai jeté ce journal tellement j'ai eu honte de mon écriture. Je savais que je n'arriverais jamais à me relire, qu'à force de me protéger par une écriture indéchiffrable, j'avais aussi tracé une frontière infranchissable entre l'adolescente que j'étais et l'adulte que je deviendrais.

Les pages de ce cahier furent une succession de cris silencieux. Puisque j'étais une étrangère parmi les miens, il me fallait utiliser une langue qui leur échapperait. De cette manière, ils n'auraient plus de pouvoir sur moi.

Comme ils ne me comprenaient pas, il leur était désormais interdit de me percer à jour si jamais ils s'aventuraient à ouvrir mon journal de révolte.

“Lorsque l'enfant paraît”, comme dirait Victor Hugo, il est porteur de tous les espoirs, de toutes les attentes et de toutes les angoisses de ses parents. Tout s'est

écrit avant lui, avant qu'il ne soit au monde.

C'est à la période de l'adolescence que l'on ressent le poids de toutes ces projections que l'on ne parvient pas à définir.

Le domaine où l'attente est la plus lourde est le domaine scolaire. L'enfant doit être conforme à ce que l'on exige de lui. Cette exigence est encore plus forte à l'adolescence, lorsque l'avenir se profile :

— Que vas-tu faire dans la vie ?

Telle est la question récurrente à laquelle il est bien trop tôt pour répondre !

Le cartable symbolise tout le poids des connaissances et des ambitions que les adultes nous imposent.

Il est lourd, le cartable de mes onze ans...

Je rêve encore aujourd'hui que je porte des sacs dont je ne parviens pas à me débarrasser. Je les dépose sur le seuil de la maison de mes parents mais leurs anses s'attachent à mon bras.

Dedans, ça tinte ; ça se heurte ; ça s'entrechoque... Quel tintamarre ! J'en traîne, des casseroles...

Je me souviens du cartable de mes onze ans. La veille, je dois empiler livres, classeurs et cahiers. Des kilos de cours et de connaissances inutiles, étrangers à mes rêves de liberté.

Ni mon père ni ma mère ne m'aidaient à faire mon cartable.

Jamais ils ne sortaient un cahier ou un classeur en me demandant :

— Et ça ? En as-tu vraiment besoin ?

Je monte les escaliers du collège avec ce cartable qui écrase mes épaules, mes omoplates, mes hanches. Je porte encore ce poids du passé puisque j'ai l'habitude de me voûter et de courber la tête.

Ce cartable désormais disparu est la métaphore du poids de ma vie que je continue à soulever comme le rocher de Sisyphe.

Je ne suis pas encore une adolescente. Mon squelette se forme avec lenteur. Elles sont longues et pénibles, les marches de l'escalier qui mènent jusqu'à la classe. Chaque effort m'arrache des gouttes de sueur. Parfois, j'abdique. Je veux ôter mon cartable de mon dos et alors, son poids manque de me faire basculer en arrière.

Je le porte à bout de souffle, contre ma poitrine, entre mes bras. La courroie me scie la paume des mains et les phalanges de mes doigts. Je suis coupée, griffée par ce que l'on me met sur le dos.

Quand je m'assois à ma place, épuisée, étourdie, mes mains collent au stylo que je sors de ma trousse.

À la fin de la journée, elles me démangent terriblement. S'y forment des boutons et des plaques d'eczéma qui ne sèchent que pendant la trêve du week-end ou des vacances. Jamais personne ne s'inquiète de mon état. Jamais personne ne me soigne.

Je suis la seule à porter le lourd sac de ma vie, encore si jeune dans des journées qui s'étirent à l'infini.

Je suis la seule à porter la vie morte des autres – en particulier de ma famille.

Que faire quand ce sont vos parents qui décident de ce qu'il y a de mieux pour vous ?

Que faire quand les autres disposent de vos peines, qu'ils croient s'occuper de vous alors qu'en vérité, ils n'agissent que pour atténuer leur culpabilité ?

Que faire quand le soulagement qu'ils croient vous apporter vous rend la vie encore plus difficile ?

Ma mère, davantage préoccupée par l'apparence esthétique de mon dos que par mes souffrances, s'est concertée avec mon père et tous les deux m'ont imposé un caddie en guise de cartable pour transporter mes lourdes affaires de classe.

Moi qui étais affublée de couettes et d'habits démodés, je devais encore traîner cet affreux objet. Mes parents ne se souciaient guère de l'image que je pouvais renvoyer aux autres.

C'était un caddie de vieille, un caddie fait pour acheter des choux au marché, un caddie de toile grise.

Dès le premier jour, il m'a ridiculisée. Je suis devenue la cible de moqueries supplémentaires et le souffre-douleur désigné jusqu'à l'âge de mes seize ans.

Je ne pouvais attacher mon caddie au crochet de mon pupitre. Résultat : il se tenait debout à côté de ma chaise, m'encombrait et provoquait des gloussements dans les rangs.

Ce caddie ne me fut d'aucune utilité. Puisqu'il ne possédait pas de compartiment comme pour un cartable, les affaires s'entassaient au fond de la toile et je perdais un temps fou à tout sortir pour récupérer le classeur ou le livre demandé.

De plus, je ne pouvais le porter dans les escaliers et je devais, par conséquent, le tirer. Il était d'une indicible lourdeur et me brisait à chaque fois les épaules, les reins, les bras, les poignets.

Un jour, je ne sais par quelle grâce ou quel miracle divin, l'une des roues, usée par le poids des bouquins, s'est détachée et a roulé dans l'escalier, provoquant un concert de quolibets.